

# ÉLOGE DE LA TRADUCTION :LE CAS JAPONAIS

**Nobutaka Miura**

---

*Chacun connaît la devise de l'ère Meiji : « âme japonaise, technique occidentale ». Comment épouser la modernité technique sans perdre son âme ? Comment rendre compatibles modernité et tradition ? Le Japon moderne a répondu : par la traduction. C'est cette histoire exemplaire que Nobutaka Miura résume ici.....*

---

**J**e relèverai, pour aller vite, quatre tendances majeures qui caractérisent la modernité occidentale : 1) l'avènement de l'individu et la sécularisation sur le plan culturel, 2) le passage de *Gemeinschaft* (communauté) à *Gesellschaft* (société) sur le plan social, 3) la démocratie dans le cadre de l'Etat de droit et le sentiment national fort comme « religion civile » sur le plan politique, 4) le capitalisme et l'industrialisation sur le plan économique.

Si la modernité est le produit de l'Occident par excellence, la modernisation du monde non-occidental ne pouvait s'effectuer, qu'on le veuille ou non, que par référence à l'Occident. L'accès à la modernité des régions du monde non-occidentales devait passer par une des deux voies : soit par l'assimilation forcée *par* l'Occident, soit par l'assimilation volontaire à l'Occident. La première voie est l'accès à la modernité par la colonisation, par l'assimilation imposée et subie. C'est le cas des régions du monde colonisées. La construction de l'État national après l'indépendance devait se mener avec beaucoup de difficultés, mais dans le moule institutionnel et linguistique légué par le pays colonisateur. La seconde voie est l'accès à la modernité par l'apprentissage, par l'appropriation volontaire de la modernité occidentale. C'est le cas des pays auquel leur niveau de

développement a permis de résister à la tentative de domination de la part de l'Occident. Le Japon, situé à l'Extrême de l'Orient, est un des rares exemples réussis de la modernisation par la seconde voie, le mimétisme délibéré de la civilisation occidentale. S'il faut trouver d'autres exemples, on pourrait mettre dans le même panier le Japon et la Turquie.

Les écrits de Herbert Spencer, philosophe anglais, étant traduits en japonais, son évolutionnisme social était connu au Japon des années 1876. L'évolutionnisme dit que seuls survivront les organismes les mieux adaptés au changement de l'environnement. Appliquez cette loi à la course à la civilisation en Asie, on comprendra mieux l'ambition du Japon qui se disait : « Sortons d'Asie et entrons en Occident » (*Datsua-nyûô*). Cette expression attribuée à Fukuzawa Yukichi, l'un des philosophes des Lumières les plus importants du Japon moderne, est devenue un des mots d'ordre de Meiji, en complément de « Civilisons et modernisons » (*Bunmei-kaïka*), de « Nation riche, Armée forte » (*Fukoku-kyôhei*) et de « Entrepreneons et industrialisons » (*Shokusan-kôgyô*). Qui ne connaît Fukuzawa Yukichi (1834-1901), à la fois philosophe, journaliste et éducateur, dont l'effigie est imprimée sur le billet de dix mille yens ? Sa vie est partagée à parts exactement égales entre la fin de l'époque d'Edo et l'ère Meiji. Il est le seul Japonais à avoir voyagé trois fois en Occident avant la Restauration. Bien informé des « Choses de l'Occident » (*Seiyô-jijô*, titre de son premier livre de 1866), il a prôné les valeurs de la civilisation occidentale qu'il a contribué à introduire dans le pays. Fondateur d'une école des études occidentales, son *Encouragement à l'étude* (*Gakumon-no-susumé*, 1872) fut un best-seller de Meiji. Le livre commence par la phrase très célèbre : « Le ciel n'a créé l'homme ni au-dessus de l'homme ni au-dessous de l'homme ». Égalité contre hiérarchie est un signe de la modernité, d'autant plus important que, dans le Japon féodal, la société était divisée en quatre ordres par naissance : samourais, paysans, artisans et commerçants. Avocat de l'égalité démocratique et de l'autonomie de l'individu, il a oeuvré cependant pour mettre en place une monarchie constitutionnelle. Fukuzawa appellera dans son fameux « Plaidoyer pour la sortie

d'Asie » (*Datsua-ron*) de 1885 à ce que le Japon se démarque de la Chine et de la Corée, quitte à rompre avec elles, pour sortir seul du retard asiatique<sup>1</sup>.

L'appel de Fukuzawa de 1885 pour la sortie d'Asie marque un tournant important dans la modernisation de l'Empire émergent en Extrême-Orient. Le Japon sortira victorieux en 1895 de la guerre contre la Chine, qui lui cédera Taïwan. Cet exploit militaire alertera l'Occident sur les dangers du « péril jaune » qui monte. Désormais, le Japon fera la guerre tous les dix ans. Il sortira vainqueur de nouveau en 1905 de la guerre contre la Russie. Sa victoire réjouit les peuples des pays vivant sous la menace russe comme la Turquie et l'Inde. Car la victoire du Japon sur la Russie ouvrait la perspective inouïe du renversement des rapports entre le dominant et le dominé, entre l'Occident et l'Orient. Mais l'annexion de la Corée en 1910 montre clairement que le Japon ne pouvait se hisser au rang des puissances occidentales qu'en poussant son mimétisme de l'Occident jusqu'au bout, y compris son comportement colonial. En effet, c'est lorsque le Japon est devenu un empire colonial que l'Occident a commencé à reconnaître sa place dans l'échiquier international. Ce n'est pas avant 1911 que le Japon se fait reconnaître comme l'égal des puissances occidentales et qu'il parachève sa démarche laborieuse pour faire réviser les traités inégaux qu'il avait dû signer en 1858 avec les États-Unis, l'Angleterre, la France, la Russie et les Pays-Bas. Mais au lendemain de la Première Guerre mondiale, le Japon, le seul pays vainqueur non-occidental, doit encore proposer à la Conférence de Paris en 1919 une clause d'égalité entre les races dans les principes de la Société des Nations. La proposition ne fut pas retenue. Par contre, le Japon a su faire nommer Nitobé Inazô Secrétaire général adjoint de la Société des Nations pour sept ans ; Nitobé Inazô (1862-1933) est connu pour son livre écrit directement en anglais, *Bushido, The Soul of Japan* (1899)<sup>2</sup>.

## **MODERNISATION PAR LA TRADUCTION**

Pour revenir à la deuxième voie de la modernisation des régions non-occidentales, il faut remarquer un fait capital. Il s'agit du rôle extrêmement important de la traduction comme courroie de transmission aussi bien que comme moyen d'appropriation du savoir occidental. À la différence des pays colonisés, le Japon qui a sauvé sa langue, quitte à la moderniser, a sauvé aussi sa langue, quitte à la moderniser. Après la Révolution de Meiji, l'assimilation du savoir occidental est rendue possible par la traduction massive de textes et de documents dans tous les domaines stratégiques pour la construction d'un État moderne.

Plus important encore est le fait que ce travail gigantesque de traduction n'est pas effectué à partir d'une seule langue mais à partir de plusieurs langues européennes, essentiellement de l'anglais, du français, de l'allemand qui sont les plus étudiées dans l'enseignement supérieur, universités et lycées, assez rapidement mis en place<sup>3</sup>. La longue tradition des études chinoises et la pratique plus récente de la traduction à partir du néerlandais avaient sans aucun doute préparé le terrain pour cet essor de la traduction à l'ère Meiji. Il conviendrait de rappeler à cet égard la situation des études scientifiques et littéraires au Japon avant son ouverture à l'Occident. Nous sommes au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, et le Japon voit se développer en concurrence, à côté des études chinoises (*Kangaku*), les études hollandaises (*Langaku*) et les études nationales ou japonaises (*Kokugaku*).

D'abord, les études chinoises qui sont les plus anciennes des trois. Appelées également études confucianistes en raison de leur tradition philosophique et morale, elles constituèrent à la fois la source de la culture de la classe dirigeante et l'idéologie dominante du Shôgunat. Elles faisaient partie du cursus des « écoles des fiefs » (*Hankô*) destinées à la formation des jeunes samourais. Les études chinoises étant l'équivalent de ce que signifiaient les études du grec et du latin pour les élites occidentales, la culture des classiques chinois est restée longtemps un signe de distinction pour les hommes cultivés. Et cela jusqu'à la fin de l'ère Meiji<sup>4</sup>.

Ensuite, les études hollandaises. Si le gouvernement du Shôgun a promulgué une série de décrets dans les années 1630 pour fermer complètement le pays, les seuls Pays-Bas, parmi les nations européennes, furent autorisés à commercer avec le Japon au comptoir de Nagasaki. Ce choix est explicable par le fait que les Pays-Bas étaient la nation commerçante la plus prospère au début du XVII<sup>e</sup> siècle et qui, de plus, n'avait pas d'ambition affichée de prosélytisme religieux. Le comptoir hollandais de Nagasaki est ainsi devenu la seule fenêtre du Japon ouverte sur l'Occident. Voilà pourquoi *History of Japan* (version anglaise en 1727) d'Engelbert Kaempfer, médecin allemand engagé au comptoir hollandais en 1690, restait l'unique source d'informations sur le Japon pour Montesquieu, Voltaire, Kant et pour les philosophes des Lumières en général. Dans le sens inverse, tout le savoir occidental passait par le néerlandais. La traduction laborieuse achevée en 1774 de l'ouvrage allemand *Anatomische Tabellen* à partir de sa version néerlandaise, illustre bien le développement des études hollandaises durant l'époque d'Edo.

Enfin, les études nationales ou japonaises. Ce courant trouve sa meilleure défense et illustration dans les travaux de Motoori Norinaga (1730-1801). Il se consacra à l'étude philologique des grands classiques comme le *Dit du Genji* (début du XII<sup>e</sup> siècle) ou le *Kojiki* (712), pour revaloriser le « *yamato-gokoro* » (âme japonaise) au détriment du « *kara-gokoro* » (esprit chinois). Les études nationales représentent un mouvement de retour à la source originelle. Elles sont nées pour répondre au besoin d'identifier ce qui est proprement japonais. Et pour ce faire, elles se sont appliquées à remonter jusqu'aux textes les plus anciens et les plus authentiquement japonais. Le fameux « *mono-no-awaré* » (sentiment du beau éphémère) est l'esthétique définie par Norinaga.

Il m'a fallu broser ce panorama général pour rendre compte du contexte historique dans lequel émergent les études occidentales (*Yôgaku*) à la fin de l'époque d'Edo<sup>4</sup>. Rien d'étonnant à ce que ce soit souvent la dernière génération des études hollandaises qui se convertit, après l'ouverture du pays, soit à l'étude de l'anglais

(*Eigaku*) soit à l'étude du français (*Futsugaku*)<sup>5</sup>. Le Bureau d'enquêtes sur les livres étrangers (*Bansho-sirabédokoro*) créé par le Shôgunat a ouvert le service de l'anglais en 1860 et celui du français en 1861. Fukuzawa Yukichi qui s'était beaucoup investi dans les études hollandaises d'abord à Nagasaki, ensuite à Osaka, se met à étudier l'anglais dès qu'il constate au port de Yokohama ouvert en 1859 que ce n'est pas le néerlandais mais l'anglais qui est la langue internationale du commerce. Il demande à participer à la première mission officielle du Shôgunat envoyée aux États-Unis en 1860, chargée d'apporter à Washington la lettre de ratification du traité nippo-américain signé deux ans auparavant. Fukuzawa sera de retour avec le *Webster*, le premier dictionnaire anglais importé au Japon, et transformera son école des études hollandaises en école des études anglaises qui deviendra plus tard l'Université Keio, une des plus prestigieuses universités privées au Japon. Peu de temps après, en 1861, Fukuzawa fera partie d'une autre mission du Shôgunat envoyée cette fois en Europe où il rencontrera à Paris Léon de Rosny (1837-1914) avec lequel il se noue d'amitié. Rosny sera le premier professeur de japonais à l'École des langues orientales dans les années 1860<sup>6</sup>. Mais il n'aura jamais eu l'occasion de visiter le Japon. Bien qu'anglophone, Fukuzawa étudie l'*Histoire de la civilisation en Europe* de Guizot en traduction aussi bien que l'ouvrage de Thomas Buckle, historien britannique, pour écrire son propre *Traité de la civilisation* (*Bunmeiron-no-gaïryaku*, 1875).

Quant à la langue française déjà enseignée à Nagasaki par des Hollandais francophones, le premier dictionnaire français-japonais *Futsugo-mei-yô* de Murakami Eishun sera publié en 1864. La première école de français digne de ce nom ouvrira ses portes à Yokohama en 1865 sous Mermet de Cachon, des Missions étrangères de Paris. Les années 1860 marquent ainsi un tournant important dans l'histoire des études occidentales au Japon. Ce multilinguisme avant la lettre mérite une mention spéciale, comparé avec le monolinguisme subi des pays colonisés qui se voient imposer la langue du pays colonisateur : le français pour l'Algérie, l'anglais pour l'Inde, pour ne citer que ces deux exemples. Il m'est arrivé de visiter une grande librairie à Rabat au

Maroc. Je n'y ai trouvé que les livres français, le rayon des livres en arabe étant réduit à la portion congrue.

L'examen rapide de la pratique de la traduction nous conduit à constater trois phénomènes intéressants. Primo, la pluralité des langues sources, donc le multilinguisme de réception des pays non-européens qui ont sauvegardé l'indépendance comme le Japon. Secundo, le caractère unilatéral et non réciproque de la traduction. Le transfert du savoir s'effectue du centre vers la périphérie comme l'eau coule du haut vers le bas. La traduction fut effectuée longtemps dans le sens des langues européennes vers les langues exotiques et non dans le sens inverse. La condescendance européocentrique n'a pas facilité le rééquilibrage des échanges en traduction. Tertio, le rôle de pivot de la langue semi-centrale dans la pratique de double traduction ou de traduction en relais. Il arrive que la traduction des langues centrales en langues périphériques passent par une langue semi-centrale. Le savoir occidental a été souvent transféré en coréen et en chinois relayé par la langue japonaise. Pour ne citer que deux exemples parmi d'autres, la première traduction du *Contrat social* de Rousseau en chinois fut effectuée à partir de la traduction japonaise et le *Discours à la nation allemande* de Fichte est passé en coréen via la version japonaise pour susciter, paradoxalement, le réveil national des Coréens sous la domination japonaise. Ce phénomène de double traduction ou de traduction en relais témoigne bien de l'évolution géopolitique et géoculturelle du Japon en Extrême-Orient.

Dès les années 1900, donc après la victoire du Japon sur la Chine en 1895, les jeunes Chinois seront de plus en plus nombreux à venir étudier au Japon comme Lu Xun, futur romancier de *Diary of a Madman*, à l'École de médecine de Sendai en 1904 ou Chiang Kai-shek à l'École militaire en 1907 ou encore Chou En-lai dans la classe propédeutique à Tokyo en 1917. Pour traduire les notions occidentales, les Japonais ont créé, avec les idéogrammes chinois, un grand nombre de mots nouveaux, comme *tetsugaku* pour dire « philosophie », souvent repris par les Chinois. Les Japonais qui avaient importé de Chine le bouddhisme et l'écriture au cours du

VI<sup>e</sup> siècle, renvoient l'ascenseur, le seuil de la modernité une fois franchi, en apprenant aux Chinois par exemple la distinction entre la religion et la superstition avec deux expressions créées de *shûkyô* et de *meishin*.

## **PLURALITÉ DES MODÈLES DE LA MODERNITÉ**

La problématique de la traduction m'amène d'emblée au centre de mon interrogation sur la pluralité des modèles dans la modernisation du Japon. Les élites japonaises de Meiji disposaient de plus d'une référence occidentale. Le Japon s'est modernisé en se référant aux modèles multiples. L'étude de l'histoire des échanges franco-japonais est trop souvent cantonnée dans une perspective strictement bilatérale. Certes la France a été une grande nation, elle l'est toujours, mais malgré son ambition universaliste et malgré son rayonnement culturelle à travers le monde, elle n'est qu'une civilisation parmi d'autres servant de modèle pour le Japon. Si la France a séduit tant d'élites japonaises, c'est par « l'avantage comparatif » qu'elle affichait dans certains domaines par rapport aux autres nations. Et pour définir cet avantage comparatif, il fallait faire des comparaisons.

Voilà exactement le motif, rétrospectivement parlant, qui a conduit la célèbre Mission Iwakura à visiter douze pays d'Occident en dix-huit mois à partir de la fin de l'an 4 de l'ère Meiji, entre décembre 1871 et septembre 1873. La mission conduite par l'Ambassadeur Iwakura Tomomi<sup>7</sup>, issu de la noblesse de cour, se compose de plusieurs dirigeants politiques de premier plan comme Ookubo Toshimichi et Itô Hirobumi, représentants des clans de Satsuma pour le premier et de Chôshû pour le deuxième<sup>8</sup>. Elle comporte quarante-six membres, dix-huit personnes de la suite et quarante-trois boursiers<sup>9</sup>. C'est comme si quasiment la moitié du gouvernement s'absentait de Tokyo pendant presque deux ans au moment décisif de la constitution du nouveau régime. Ils visitent les États-Unis (pendant 205 jours), l'Angleterre (122), la France (67), la Belgique (8), les Pays-Bas (11), l'Allemagne (33), la Russie (18), le Danemark (5), la Suède (8), l'Italie (26), l'Autriche (16) et la Suisse (27) pour



préparer la révision des traités inégaux conclus avec cinq puissances en 1858, et pour asseoir les relations diplomatiques avec les pays d'Occident. Ils étudient avec précision et de manière comparatiste les formes des États modernes avec leurs institutions administratives, politiques, judiciaires, pénitentiaires, militaires, éducatives, hospitalières et sanitaires sans oublier la visite de monuments historiques, de musées et de parcs.

Le rapport officiel du voyage d'étude sera publié en cinq volumes en 1878. Il constitue un document historique de grande valeur qui fait état de l'observation minutieuse et perspicace de la réalité des pays visités, de différente taille, de différents régimes, de différents niveaux de développement. La délégation manifeste un intérêt variable, mais prend une égale distance vis-à-vis de tous les pays visités sans négliger les plus petits. Ces Japonais de Meiji ont procédé à l'étude comparative des civilisations occidentales pour en faire une synthèse approximative mais intelligente.

Sans attendre le retour de la Mission, le gouvernement de Meiji invite de nombreux professeurs et ingénieurs américains et européens en vue d'importer les savoirs et savoir-faire de l'Occident. Entre 1868 et 1889, donc dans les vingt premières années de Meiji, ont été engagés 928 Anglais, 374 Américains, 259 Français, 175 Allemands, etc. Appelés *Oyatoi-gaikokujin*, ces « étrangers engagés » le sont dans des conditions très alléchantes et confortables à tel point que leurs salaires pesèrent très lourd sur le budget de l'État. C'est ainsi que les premiers professeurs de l'Université de Tokyo furent souvent des savants et scientifiques occidentaux jusqu'à ce que la relève soit assurée par des Japonais qu'ils ont formés ou qui ont fait un séjour d'études en Occident.

Dans le sens inverse, le gouvernement envoie beaucoup de jeunes talents en Amérique et en Europe pour leur formation. Leurs études étant prises en charges par l'État, ils sont destinés à retourner au pays pour servir l'État. À cet égard, il est intéressant de constater une certaine tendance qui se dessine dans l'évolution des destinations des étudiants envoyés. Prenons quelques chiffres parlants : entre 1869 et 1870, donc tout au début de Meiji, quarante sont envoyés aux États-Unis, trente deux en Angleterre,

vingt cinq en France. C'est bien équilibré, il faut le dire. Mais si l'on prend la période de sept premières années de Meiji, on dénombre deux cent vingt trois envoyés aux États-Unis, cent soixante treize en Angleterre, quatre vingt un en Allemagne et soixante en France. On constate déjà que la France est devancée par l'Allemagne. Tandis qu'à partir du moment où le système des bourses d'études en Occident est mis en place en 1875 et jusqu'à la fin de l'ère Meiji (1912), l'Éducation nationale enverra au total deux cent neuf boursiers en Allemagne, trente huit en Angleterre, vingt quatre aux États-Unis et seize en France. Il y a un renversement de tendance qui saute aux yeux en faveur de l'Allemagne (deux cent neuf) et au détriment de la France (dix neuf). La préférence des Japonais évolue assez rapidement en matière de modèle pour la construction d'une Nation puissante et prospère.

En 1882, Itô Hirobumi (1841-1909), homme d'État des plus importants de Meiji<sup>10</sup> part en Europe pour étudier en dix-sept mois la situation constitutionnelle des nations avancées. C'est en Allemagne et en Autriche qu'il s'attarde le plus longuement. On sait que la Constitution de Meiji qui sera promulguée en 1889 est d'inspiration prussienne et allemande. Il est vrai que le droit français était bien introduit sur le sol japonais grâce à Gustave Boissonnade, professeur de la Faculté de droit de Paris, engagé dès 1873 comme conseiller juridique du gouvernement de Meiji. Mais l'influence du droit français commença à décliner au cours de la polémique sur le Code civil que le juriste français avait élaboré. Bien que promulgué en 1890, le Code civil n'entrera jamais en vigueur tel quel<sup>11</sup>. Le juriste français, déçu, rentrera en France en 1895 après vingt-deux ans de services rendus à l'État japonais. La victoire retentissante de la Prusse sur la France dans la guerre de 1870, les scènes sanglantes de la Commune dont a été témoin le jeune Saionji Kinmochi (1849-1940)<sup>12</sup> à son arrivée à Paris, le régime autoritaire mais efficace du jeune Empire allemand sous la houlette de Bismarck, la conception ethnique et culturelle de la Nation enfin unifiée, sont autant de facteurs qui expliquent la préférence du modèle allemand par rapport au régime républicain à peine rétabli en France après la Commune.

La France jouissait d'une grande estime de la part des élites japonaises, qui y voyaient une des deux grandes puissances européennes à côté de l'Angleterre. Mais la politique française les impressionnait par sa grande instabilité avec trois Révolutions, une Restauration et deux Empires. Le « droit du sang » qui est depuis toujours le critère de la nationalité au Japon, avait été établi par le Code Napoléon. Mais ce principe est repris par les Allemands et c'est via l'Allemagne qu'il est introduit au Japon. Le « droit du sol » à la française, établi dans le code de nationalité de 1889, n'a jamais intéressé les Japonais. L'étude anthropologique d'Emmanuel Todd sur la distribution des formes de famille traditionnelles selon les régions<sup>13</sup> explique bien, quoique rétrospectivement, le pourquoi du rapprochement entre le Japon et l'Allemagne à l'âge moderne<sup>14</sup>.

Quoi qu'il en soit, le discours prônant les valeurs de la Civilisation occidentale cédera la place, dès le milieu de l'ère Meiji, à un autre type de discours affirmant la spécificité de la Culture nationale du Japon. La promulgation de la constitution de Meiji en 1889, encore une fois, fait basculer la balance de l'ouverture internationale à l'affirmation de l'essence nationale. L'engouement forcené pour l'Occident passe, et apparaît à la place l'attachement à la « japonité », à revaloriser face à l'Occident. Et ce schéma du débat opposant la Civilisation et la Culture, le discours universaliste et le discours particulariste, provient lui aussi du débat que les Allemands ont mené sur leur identité nationale tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Tout en subissant l'influence des Lumières, les Allemands devaient se ressourcer dans leur héritage culturel et linguistique pour retrouver leur propre *Volksgeist*<sup>15</sup>. Un grand écrivain comme Thomas Mann justifiait l'engagement de l'Allemagne dans la Guerre de 1914 au nom de la défense de la *Kultur* contre la *Civilisation*, donc au nom de l'identité allemande à défendre face au monde occidental anglo-français<sup>16</sup>. De la même manière, l'opposition entre la Civilisation (*Bunmei*) et la Culture (*Bunka*) constituera la matrice du débat du Japon moderne, tiraillé entre le penchant occidentaliste (*ôkashugi*) et le besoin de ressourcement culturel national (*kokusuishugi*).

**NOBUTAKA MIURA** est professeur d'études française à l'Université Chûô, Tokyo.

1. Rappelons que Fukuzawa est contemporain de Jules Ferry (1832-1893), père fondateur de l'École républicaine et laïque, fervent avocat de « la mission civilisatrice » au nom de laquelle la France s'est engagée dans l'expansion coloniale dans les années 1880. Fukuzawa n'était pas homme politique et Ferry n'était pas philosophe. Mais les deux hommes étaient convaincus des valeurs de la civilisation et accordaient une importance primordiale à l'éducation. L'État de Meiji met en place un système de l'enseignement primaire obligatoire dès 1872, l'an 5 de Meiji.

2. Son portrait est sur l'ancien billet de mille yens.

3. La première université japonaise est l'Université de Tokyo, fondée en 1877, l'an 10 de Meiji, par le regroupement des structures déjà existantes de recherche et de formation.

4. Par exemple, Sôseki a composé beaucoup de poèmes chinois (kanshi) malgré son immense culture en littérature anglaise.

5. L'époque d'Edo (1603-1867) correspond à deux siècles et demi de la fermeture du pays, mais on distingue la période Bakumatsu, la fin du shôgunat (1853-1867), où les derniers Shôguns des Tokugawa sont confrontés à l'arrivée des Occidentaux.

6. Le cours du japonais est créé en 1863 et la chaire du japonais en 1868.

7. Son portrait est sur l'ancien billet de cinq cent yens.

8. Satsuma (actuel département de Kagoshima) et Chôshû (actuel département de Yamaguchi) sont deux fiefs du sud-ouest qui se sont alliés pour renverser le Shôgunat. Les postes clé du gouvernement de Meiji seront ainsi occupés par les originaires de ces deux fiefs, donnant l'expression de Sacchô-hanbatsu-seiji (le règne des clans Satsuma-Chôshû).

9. Parmi quarante trois boursiers se trouvait Nakaé Chômin (1847-1901) qui, envoyé en France pendant deux ans, ouvrira à son retour en 1874 une école d'études françaises à Tokyo, publiera la traduction du *Contrat social*

de Rousseau et deviendra un penseur politique important des droits du peuple et de la démocratie.

[10.](#) Son portrait est sur l'ancien billet de 1000 yens.

[11.](#) Plusieurs juristes influents de l'école allemande s'en prirent avec véhémence au Code de Boissonnade qui ne leur paraissait pas conforme à l'éthique traditionnelle de la famille japonaise. Le titre de l'article de Hozumi Yatsuka, professeur de droit de l'Université impériale de Tokyo, «Minpô-idété-chûkô-horobu » ( Le Code civil entré en vigueur, périront la fidélité pour le maître et la piété familiale) en dit long sur la teneur de la polémique..

[12.](#) Il a fait un séjour d'études à Paris entre 1870 et 1880. Il sera deux fois Premier ministre à la fin de l'ère Meiji et représente le Japon dans la conférence de Paris de 1918.

[13.](#) *L'invention de l'Europe*, Seuil, 1990.

[14.](#) Si le modèle français fut écarté en faveur du modèle allemand au milieu de Meiji, la France avait déjà perdu la bataille d'influence au profit de l'Angleterre à la veille de la Restauration de Meiji. Après la Seconde Guerre mondiale, ce sera l'influence américaine qui sera prédominante.

[15.](#) Voir sur l'enjeu de ce débat, Alain Finkielkraut, *La Défaite de la pensée*, Gallimard, 1987.

[16.](#) *Considérations d'un apolitique*, 1918.